

Partie I

L'eau

1

Deux faisceaux de lumière balayaient la nuit sous-marine. Deux faisceaux sous des millions de tonnes d'eau. À cinq cents mètres de profondeur et à trois kilomètres au large de Capbreton. Les scaphandriers avaient rétabli le circuit de traitement de dioxyde de carbone de la Cité du Gouf. Xabi¹ et son binôme Mikel devaient rentrer au sec après une sortie de deux heures. Leurs scaphandres, aussi volumineux que des combinaisons spatiales, leur donnaient des allures de robots géants.

À l'intérieur de la cité sous-marine, depuis les écrans de contrôle, les équipiers observaient leurs collègues plongés dans le néant. Une communication constante était nécessaire pour assurer le bon déroulement de la mission. La chef d'équipe, Sandra, ne mâchait jamais ses mots : pas question de se laisser déborder par cette brochette

¹ Xabi : prénom masculin basque. Se prononce « Chabi ». L'équivalent français est Xavier.

de types mal embouchés. Elle avait pris sa voix la plus résolue pour leur intimer l'ordre de retour :

– Vous rentrez au bercail dans cinq minutes, les gars. À vous !

– Tout est O.K., répondit Mikel. Je fais un prélèvement pour le contrôle de la radioactivité et ensuite, *come back home*. J'espère que notre mère à tous nous a préparé une soupe bien chaude.

– On se calme, Mikel. Les consignes sont claires : vous devez rester en binôme. Qu'est-ce qu'il nous fait, le Xabi ? Xabi, à toi !

– ...

Pas de réponse. Le réseau radio émettait un double clic suivi d'un grésillement nasillard. La chef d'équipe s'impatiait.

– Xabi, la procédure, t'en fais quoi ? Tu dois nous donner ton O.K. Allez amigo, à toi !

– ...

Toujours ce grésillement... La voix de Xabi s'illustrait par son absence. Un des deux faisceaux de lumière se dirigeait vers le large. L'oscillation de ses bras s'exécutait lentement, comme si chaque geste demandait un effort surhumain. Il s'éloignait.

– Xabi, réponds immédiatement. C'est un ordre !

– ...

Silence radio. Mikel était déjà au pied du sas d'accès à la Cité. Il avait verrouillé fermement son poignet sur l'échelle de coupée et avait enclenché son pied sur un barreau inférieur. Il pivotait son corps de droite et de gauche et tendait le cou dans son scaphandre pour pénétrer du regard l'horizon lugubre. L'idée lui vint d'éteindre puis de rallumer le projecteur fixé au-dessus de sa tête. Une séquence en morse à l'attention du marcheur toujours silencieux. Tous espéraient une réponse rapide.

Xabi était à plus de trente mètres de distance et sortait du champ de vision. Le faisceau de lumière de son casque léchait par intermitence le canyon qui filait vers l'immensité du gouf² de Capbreton.

² Un gouf est un canyon sous-marin, c'est-à-dire une entaille profonde dans le talus continental, dont l'extrémité est très proche du littoral et aspire directement les sédiments en transit le long de la côte. Ce nom est tiré du gouf de Capbreton situé dès la sortie du port landais du même nom, à 300 mètres au large.

Les êtres humains qui s'étaient aventurés plus loin n'étaient pas plus nombreux que ceux qui, à la grande époque, avaient exploré la Lune. Mais alors, qu'est-ce qui trottait dans la tête de Xabi ? Il courait le risque d'être happé par les tréfonds de la Terre, dans ce canyon qui filait vers la plaine abyssale, à trois mille cinq cents mètres de profondeur, au large de Santander. Comme une murène dans sa cavité rocheuse, l'inquiétude cheminait dans les méandres des esprits inquiets. Que faisait Xabi ? Il n'était plus dans sa mission. S'aventurer seul et si loin ? Non, tout sauf ça. Vraiment.

Subitement, son halo de lumière chuta de trois... quatre... cinq mètres. Puis s'immobilisa. La voix de Sandra saturait le réseau radio. Cette voix qu'elle réservait aux grandes colères :

– Bon sang, qu'est-ce que tu nous fais ? Xabi, ça suffit maintenant ! Réponds !

Colère, inquiétude, les deux sentiments s'entremêlaient dans l'esprit confus de Sandra.

– Je suis neuneu ou quoi ? Il ne peut pas répondre puisque son circuit radio s'affiche comme défaillant. Je ne comprends pas. Il y a un problème. Vous deux, vous vous équilibrez et vous sortez !

Ils étaient maintenant trois à l'extérieur de la Bulle ultime de la Cité du Gouf. Les uns derrière les autres, ils se dirigeaient vers Xabi. Le pas était lent et la tension nerveuse au plus haut. S'ils n'avaient pas été prisonniers de leur exosquelette, écrasés par l'eau noire, ils auraient couru, ils auraient volé vers leur compagnon.

Xabi était allongé sur une dalle, au pied d'un ressaut de roche de cinq mètres. Son corps était immobilisé là, au bord d'une falaise immense. Sa chute aurait pu encore se poursuivre vers les entrailles de la Terre. Il ne bougeait plus, ne tentait rien, comme au repos. Les spots des secouristes focalisaient sur son hublot, enluminaient son visage.

Fortement ébloui, Xabi plissa les yeux. Son demi-sourire se mua en une crispation douloureuse. Mikel, le compagnon avec lequel il avait exécuté la mission, actionna le bouton de commande vocale sur sa poitrine. Dans l'instant, le gisant réagit :

– Vous voulez me cramer le visage, ou quoi ? Les séances d'UV, c'est pas mon truc.

Xabi respirait, Xabi parlait. C'était l'essentiel. Un long soupir féminin vibrat dans le réseau com. La réponse ne tarda pas. C'était Mikel :

– Sandra, le connecteur radio était arraché. Je viens de le rebrancher. Le *monitoring* sur son poignet indique une tension très basse.

– Oui, je sais. Ici, à l'écran, je reçois les mêmes infos. Allez, ramenez-le-moi au plus vite. O.K. Xabi ?

– D'accord Princesse. Ah ! qu'est-ce qui faut pas faire pour que tu t'intéresses à moi ?

– Garde tes commentaires de dragueur pour toi. Et tu rentres. Ils vont t'aider à te relever, tu marches lentement, mais tu rentres. Histoire que j'ai le plaisir de te mettre une paire de claques !

– Ah ! la Mamma se met en colère.

Sandra ne s'était jamais laissé appeler... la Mamma ! Sandra, black girl belle gueule, attendait Xabi de pied ferme. Elle tentait de recouvrer son calme en faisant les cent pas derrière son équipe. Les regards étaient rivés sur les écrans. Tous surveillaient la progression des scaphandriers.

À l'extérieur, au fond de l'océan, le retour fut plus détendu que l'aller, mais la vigilance régna. L'immense Cité du Gouf se dressait devant les quatre scaphandriers. Ces cités sous-marines furent les plus ambitieuses réalisations jamais conçues. Elles furent les dernières aussi, car leur construction s'acheva alors que le monde basculait. En levant la tête, on distinguait la colonne centrale de la Cité qui s'élançait à la verticale vers la surface. Une spirale se déroulait en périphérie, comme un ressort autour d'un axe. De leur position, cinq cents mètres sous la surface, les scaphandriers ne pouvaient pas distinguer les dernières boucles, ni même la Bulle B-5, tout en haut. Ils ne pouvaient pas plus percevoir les capsules de repos qui y étaient accrochées comme des incrustations sur une bague. Ces capsules constituaient le dernier havre de tranquillité pour qui avait obtenu le privilège d'y accéder. On appelait ces capsules étanches le « Gouf du Temps ».

B-1, B-2, B-3, B-4 et B-5. Des acronymes plus qu'anonymes... Oui, c'était ainsi que, près de soixante ans plus tôt, en 2020, les

ingénieurs du monde d'avant, ceux d'Hossegor, de Paris et de New York avaient baptisé leur création technologique, sans aucune poésie. Depuis le fond de l'océan jusqu'à la surface, il y avait dans l'ordre : la Bulle B-1 consacrée aux activités industrielles, la B-2 pour les dortoirs des techniciens, la B-3 pour l'agriculture, la B-4 pour les appartements des résidents privilégiés, et enfin la B-5 pour les divertissements avec sa large coupole de verre. La coupole accueillait la lumière du soleil, certes, mais l'accès y était extrêmement contrôlé par les autorités.

À quelque cinq cents mètres sous la surface, la Bulle B-1 avait un diamètre de deux cents mètres, une hauteur de cinquante mètres, des parois structurelles de trente centimètres d'épaisseur, un triple sandwich en matériaux composites. Bref, un joli bébé en forme de bulle avachie, ou plutôt d'amande effilée, pour opposer une moindre résistance aux courants marins. Les ingénieurs y avaient concentré les basses besognes. Traitement des eaux, captation et transformation du carbone, extraction d'éléments minéraux dans le sous-sol, production de matériaux, transformation et usinage divers.

C'était donc vers la Bulle B-1 que les scaphandriers progressaient, lentement, très lentement. Comme une cordée de montagnards qui rentre au bivouac, les quatre adaptaient leurs foulées sur celle du plus faible. Xabi, objet de toutes les attentions, était en position deux. Après l'euphorie des grands fonds qu'il avait expérimentée seul quelques minutes plus tôt, il était terrassé, vidé de toute énergie. La sueur perlait à son front. Ses jambes se dérobaient quand il se hissait sur les anfractuosités de la roche. En marchant mécaniquement, il fixait la Bulle B-1, celle qui allait les accueillir encore une fois. Il allait retrouver ce qu'il appelait secrètement son « bain ». Il renâclait à rentrer. Son esprit sombrait-il dans les ténèbres de l'océan profond ? Non, pour lui, ce n'était pas les ténèbres. Il s'imaginait dauphin, libre dans la nature océane, libre de filer au fond ou de jouer dans les vagues. Libre de profiter des caresses du soleil.

Dans la salle de contrôle, les écrans affichaient les silhouettes des scaphandriers. Les signes de leurs bras, l'expression de leurs visages, exprimaient leur satisfaction d'avoir pu récupérer Xabi. Le

« chef de cordée » déverrouilla le sas d'accès à la colonne d'air. Passage nécessaire pour retourner au sec et à l'atmosphère contrôlée. L'écoutille ouverte, ils traînèrent Xabi à l'intérieur. Chasser l'eau, pulser l'air, déclencher la deuxième écoutille, déverrouiller les casques, échange de fluides, inspirer l'air climatisé de la Cité... Les océanauts s'extirpaient maintenant de leurs lourds équipements. Ils entreposaient leurs quatre momies en position verticale. Les coques en Kevlar 3D dégoulaient sur le dallage métallique. La combinaison de Xabi surplombait les autres d'une tête. Le grand échelas penchait la tête en avant, évitant les regards et ruminant une vague contrariété dans son esprit embué. Ça résonnait dans sa tête, ça résonnait dans la pièce, comme au fond d'une cave de fer. Les trois plongeurs allongèrent le long corps maigre de Xabi. Son visage était d'une pâleur immaculée et malade. Il avait les pupilles dilatées ; l'iris de ses yeux semblait avoir fané. Eux, collègues de toujours, n'avaient pas l'intention de s'appesantir. Ils ne pouvaient résister à l'envie de se glisser sous une douche brûlante avant le briefing qui s'annonçait houleux.

Mikel, un peu bedonnant, toujours passionné, fouilla son vestiaire de tôle pour récupérer son bracelet numérique. Son pouce pénétra le volume holographique qui jaillissait de son poignet. Un nom s'afficha : Led Zeppelin. Et le son émergea... Une guitare basse sauvage prit le pouvoir, puis une voix accrochée au ciel : « You need coolin', baby, I'm not foolin'. I'm gonna send you back to schoolin'³. »

Robert Plant avait balancé le premier couplet débridé. Puis la batterie cribla l'espace sonore. Jimmy Page caressait une colonne de sons invisibles, psychédéliques. Comme à chaque fois, les sas vers le haut de la Cité étaient verrouillés, étanches aux sons et aux odeurs. Alors on pouvait lâcher les décibels, pas d'inquiétude.

Mikel battait la mesure avec une clé à molette. Le claquement se répercutait dans les tubulures des vestiaires. Il n'était pas peu fier de partager avec ses compagnons cette relique musicale vieille d'un siècle. Une relique illicite parce que rebelle. Eux, les travailleurs de

³ Traduction de l'anglais : Tu as besoin de te calmer, bébé, je ne plaisante pas. Je vais te renvoyer aux études.

force des étages inférieurs, savaient qu'ils n'avaient rien à perdre tant qu'ils n'étaient pas en contact avec la bonne société d'en haut.

Le « rock dur », si loin de la musique lénifiante actuelle, les sortait de leur routine industrielle. Un instant seulement. Une légende errait dans les milieux pas très conformes de la Cité du Gouf. On évoquait une époque bénie, un vent de liberté qui avait soufflé sur le monde pendant une trentaine d'années. Des dizaines de milliers de gars et de filles se rassemblaient dans les prés. On installait des planchers de scènes extrêmes, des enceintes noires géantes. Leur credo : la danse en transe aux sons ravageurs de pop stars inspirées. Une célébration communautaire des grands dieux Watt et Rock. C'était il y a si longtemps. C'était avant les Grands Bouleversements qui avaient précipité la race humaine dans le chaos terrestre.

Eux, au fond du gouf, n'avaient jamais connu le ciel. « I'm gonna give you every inch of my love, Gonna give you my love⁴. » Led Zeppelin avait depuis longtemps rejoint les étoiles. *Whole Lotta Love*⁵ s'écoutait en douce. Les riffs de guitare et les rythmiques éternels des années 1970 redoublaient, chassant les miasmes d'huile mécanique. Rien ne contaminerait le monde bien propre des étages supérieurs.

Mais, visiblement, l'initiative de Mikel ne faisait pas l'unanimité. Son voisin, le regard fixe, lui lança :

– D'où tu nous sors cette musique de zouaves ?

– Zouave toi-même. Comment peux-tu te contenter du vide inter-sidéral des sons délivrés par les officiels ? Ça, au moins, ça a des tripes. Led Zeppelin, ça te dit quelque chose ?

– Tu radotes maintenant ? C'est vieux de deux siècles les zeppelins. Et ils ont tous explosé en vol ou atterri avec pertes et fracas.

– Laisse tomber. Je te parle de musique, couillon.

L'autre, pour tenter de redorer son inculte blason :

– Écoute celle-là : « Ne fais jamais l'amour dans un jardin public, parce que l'amour rend aveugle, mais tes voisins ne le sont pas. »

⁴Traduction de l'anglais : Je vais te donner chaque parcelle de mon amour, Je vais te donner mon amour.

⁵Traduction de l'anglais : Beaucoup d'amour. Chanson du groupe rock britannique Led Zeppelin dans leur second album sorti en 1969 et nommé *Led Zeppelin II*.

– Il paraît que la nuit quand ils sont tous dans leur cabine, le parc de la Bulle B-3 vaut le détour, termina Mikel, l'œil espiègle.

En 2077, les ressorts primitifs faisaient toujours le terreau de la vie humaine. Les grivoiseries fusaient, comme toujours quand des hommes et des femmes infusaient trop longtemps ensemble sous le même toit ou plutôt sous les mêmes millions de tonnes d'eau. Sandra portait les premiers soins à Xabi. Quand il la fixait, elle détournait le regard. Prenant à cœur son rôle d'institutrice, elle se lança dans une diatribe dont elle avait le secret :

– Vous me fatiguez avec cette musique du diable. Ces dégénérés font partie d'une époque révolue qui a conduit à l'éradication totale de la race humaine sur Terre. Alors, oubliez ça ! Il n'y a plus d'hommes sur Terre, exceptés nous, dans les cités sous-marines. Les Grands Bouleversements des années 2020-2030, ça vous dit quelque chose, non ?

Un des scaphandriers, qui avait gardé le silence jusqu'alors, voulut faire bonne figure auprès de Sandra, la patronne :

– Oui, c'est la combinaison de deux phénomènes. D'une part, les pollutions diverses et les contaminations alimentaires ont foudroyé la fécondité des Terriens. D'autre part, les énergies fossiles n'étaient plus exploitables... trop rares, trop chères.

– C'est simple, comme équation, enchaîna Sandra. Une première génération pour créer les conditions de l'extinction, une deuxième pour en subir les conséquences et une troisième qui n'a même pas eu la chance de naître.

– Oui, mais il a fallu plusieurs siècles pour en arriver là. L'Anthropocène⁶, ça vous parle, les gars ? C'est notre époque géologique. Elle a commencé au XVIII^e siècle. L'activité industrielle... la pollution qui se propage comme un cancer. Ils ont massacré la biosphère. Si nous vivons sous la mer, c'est bien pour échapper à une invivable présence terrestre. Le gouvernement le rabâche : au

⁶ Terme de chronologie géologique qui caractérise l'époque de l'histoire de la Terre qui a débuté lorsque les activités humaines ont commencé à avoir un impact global significatif sur l'écosystème terrestre, soit à la fin du XVIII^e siècle avec la révolution industrielle. Ce terme fut proposé par Paul Crutzen, météorologue et chimiste de l'atmosphère, prix Nobel de chimie en 1995.

xxi^e siècle, l'eldorado, c'est El Liquido, la vie sous la mer, termina le docile scaphandrier.

Xabi ricanait en silence en les écoutant. *Quelle leçon bien apprise !* D'une oreille, le rock qui pulse, de l'autre, une attention distante à ses collègues. Son regard lointain en disait long sur ses rêves. Il restait silencieux, se refusant à ces sempiternelles discussions dont il doutait du fondement scientifique. À quoi bon surenchérir sur le slogan officiel « Stérilité sur la Terre, bonheur sous la mer ». Ce courant de pensée savamment orchestré par les autorités était ancré dans l'esprit de tous les résidents du Gouf. Mais lui n'en voulait pas. N'en voulait plus.

L'épuisement le collait à sa bannette. Il savait ce qui l'attendait : tests psychomoteurs, contrôle du métabolisme et entretien psychologique.

Il luttait pour garder les yeux ouverts. Ses cheveux encore humides couvraient mal son front dégarni. Il avait vingt-sept ans et, sans vergogne, affichait sa tonsure naissante comme un étendard. Il n'avait que faire des diktats esthétiques du moment qui imposaient de se maintenir dans un corps parfait. Aux seringues du matin, il avait toujours préféré un thé simple et salvateur.

Sans bruit, Sandra s'était retirée devant un hublot haut et étroit par lequel elle scrutait les fonds marins. Histoire de remettre de l'ordre dans ses cheveux. Histoire surtout de se replonger dans un souvenir d'enfance qui s'était mué en fantasme. Une rencontre qu'elle avait faite lorsqu'elle avait à peine sept ans. À l'époque, elle avait stupéfié ses camarades lorsque des calmars géants s'étaient approchés de la Cité. Dès qu'ils voyaient les monstres marins, les enfants hurlaient de terreur et se rassemblaient au centre des Bulles, aussi loin que possible des hublots. Mais ce jour-là, Sandra resta accroupie, comme aujourd'hui, contre le vitrage blindé. Elle s'était emparée de sa petite lampe qu'elle se plaisait à actionner vers l'extérieur. Attiré par la lumière, un calmar géant s'était approché langoureusement. Agitant mollement sa nageoire, il tâtonnait la paroi de ses huit bras, puis virait pour porter son regard rond et faussement niais vers l'intérieur de la Bulle. D'une volte-face, il dirigea son bec vers la lunette de verre. Alors, Sandra se blottit contre le hublot. Comme un enfant qui cherche le sein de sa mère, elle frottait sa joue contre la chair qui

épousait la paroi vitrée. Calfeutrés à quelques dizaines de mètres, les autres gosses l'observaient, goguenards. Les deux complices, l'enfant et le calmar, restèrent ainsi blottis pendant des heures.

Dès lors, la chef de groupe avait acquis un goût immodéré pour les splendeurs sous-marines et, par voie de conséquence, une admiration pour la belle entreprise de la Cité qui lui offrait de telles expériences. Ce souvenir lui avait conféré un statut particulier auprès de ses camarades de l'époque. Tantôt rejetée en raison de son étonnante attirance pour les grands fonds, tantôt adulée pour sa témérité. Née dans une famille de basse classe, au plus bas de la Cité, elle avait fait vœu de grimper dans l'échelle sociale. Vaille que vaille, elle utilisait son charisme et liait des amitiés « utiles ». Elle était maintenant chef d'équipe et savait qu'un jour elle réussirait à travailler avec les grands pontes de la Cité.

Sandra fut tirée de sa rêverie par ses équipiers qui l'interpellaient pour obtenir l'autorisation de quitter B-1. Après leur harassante journée de travail, à cinq cents mètres sous la surface, ils souhaitaient juste remonter vers B-2, la Bulle de leurs habitations. À leur manière, ils referaient le monde. Certains écouterait en douce des musiques illicites. Puis, dans l'attente d'un nouveau lendemain de labeur, tous dormiraient d'un sommeil sans rêve.

Tous, sauf Xabi qui était convoqué par Sandra.